

**T
K
M**

COURIR

**TEXTE : JEAN ECHENOZ
MISE EN SCÈNE :
THIERRY ROMANENS
ET ROBERT SANDOZ**

MUSIQUE : FORMAT A'3

**TANT QU'À
COURIR,
IL VAUT
MIEUX
COURIR VITE,
NON ?**

07-10.12.17

L'HISTOIRE

Jedi 7: 19h
Vendredi 8: 20h
Samedi 9: 19h
Dimanche 10: 17h30

Durée: 1h20
À voir en famille dès 12 ans

ÉQUIPE DE CRÉATION

Dramaturgie et mise en scène:
Thierry Romanens et Robert Sandoz
Costumes:
Tania D'Ambrogio
Création et régie son:

José Gaudin
Création et régie lumière:
Éric Lombral
Chorégraphe:
Florence Faure

Avec:
Thierry Romanens:
Émile Zátapek
Alexis Gfeller:
Piano, électronique
Fabien Sevilla:
contrebasse
Patrick Dufresne:
batterie, électronique

Production:
Salut la Compagnie
Coproduction:
Théâtre Nuithonie

Création le 9 novembre 2016,
au Théâtre Nuithonie, Villars-sur-Glâne

Partenariat:
Théâtre Le Reflet Vevey
Live in Vevey
piano-workshop.ch
L'outil de la ressemblance

Avec le soutien de:
Loterie romande
Pour-cent Culturel Migros
Société Suisse des Auteurs
Canton de Vaud
Ville de Vevey
Commune de Montreux
Ville d'Yverdon-les-Bains

Lien utile:
www.courir-le-spectacle.ch

Courir est une aventure littéraire et musicale, une performance qui retrace le parcours d'une légende de l'athlétisme, Émil Zátapek (1922-2000): d'ouvrier qu'il était à dix-sept ans dans une usine de chaussures, chez Bata, à Zlin, et peu enclin au sport, cet autodidacte devint en effet l'homme qui courait le plus vite sur terre pendant une dizaine d'années. Inégalé et inégalable, il remporta le premier titre olympique de son pays sur le 10'000 mètres aux Jeux Olympiques de Londres en 1948, trois médailles d'or pour ceux d'Helsinki en 1952, tous les records du monde en courses de vitesse, du 1'500 au 30'000 mètres.

Cet athlète au style inimitable, ce coureur de fond (tel qu'il fut appelé « la locomotive ») – qui devint à son insu un objet de propagande du régime communiste dès 1954 – commença cependant progressivement en ce milieu des années 1950 à perdre ses premières places et décida de devenir entraîneur. Puis tout bascula pour lui quand, lors du Printemps de Prague en 1968, il eut le courage de soutenir Dubček et de prendre position en faveur des manifestants contre l'invasion soviétique. Il fut alors limogé, renvoyé du Ministère, exclu de l'armée, radié du Parti, expulsé de Prague (et séparé de sa femme), envoyé dans la mine d'uranium de Jachymov.

En 1974, il est autorisé à revenir à la capitale, mais doit y travailler comme éboueur. La population en est outrée. Il est alors chargé de travaux de terrassement, puis de l'installation de poteaux électriques – avant de finir par renier ses positions politiques de 1968 pour un poste d'archiviste.

Derrière cette histoire extraordinaire d'un homme qui connaît l'ascension du succès, puis une chute brutale et radicale, se lit l'époque de la domination nazie avec l'invasion de la Moravie, puis celle du communisme totalitaire, en un jeu d'enchevêtrement de l'Histoire et des destinées humaines.

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

Ce spectacle qui nous fait traverser un parcours édifiant comme un conte musical moderne est l'adaptation de la «biographie romancée» (du même titre) de Jean Echenoz consacrée à l'athlète Émile Zátopek, parue en 2008 aux éditions de Minuit, soit du deuxième tome des «vies imaginaires» que l'auteur a désiré consacrer aux hommes illustres, juste après un travail au long cours, *Ravel* (2006). Cette sortie de l'ouvrage a eu lieu au moment des Jeux Olympiques de Pékin, alors qu'un débat fut lancé sur la pertinence du choix de la Chine, un pays reconnu pour sa censure et ses mises à mal des droits de l'Homme, en un jeu tristement spéculaire.

Mais revenons à sa genèse: lorsque Jean Echenoz se saisit de la vie d'Émile Zátopek, il est fasciné par les origines et la personnalité de l'homme, ses performances, mais aussi le contexte historique dans lequel son aventure individuelle s'inscrit. Le nom même du grand sportif, *Za-to-pek*, avec ses trois couleurs monosyllabiques et ternaires, claque avec force en son esprit et devient un élément déterminant dans le choix de son sujet, un nom qui ne se fait entendre que tardivement dans son texte, comme pour en retarder l'effet. Pour autant, Jean Echenoz nous met en garde: son texte sera non une biographie d'historien, mais bien un «roman», comme il l'indique sur la page de garde, mais aussi par la francisation en *Émile* du prénom du sportif dans son ouvrage, la non-datation précise des événements évoqués, ou le non-référencement détaillé des temps de course réalisés par le protagoniste. Ce à quoi s'attache l'auteur, c'est au sens de l'effort de son personnage, à sa nature généreuse et souriante prise dans l'étau d'un régime implacable.

L'écriture est alerte et jubilatoire, le style elliptique et incisif, le ton non sans humour et parfois ironie, voire indignation, ce dont ont su parfaitement rendre compte sur scène Thierry Romanens et Format A'3 sous le regard de Robert Sandoz par un récit rythmé comme un marathon avec un trio électro-jazz nous faisant sentir les explosions de l'applaudimètre et les tensions de l'Histoire.

BIOGRAPHIES

JEAN ECHENOZ – Né en 1947 à Orange, Jean Echenoz écrit son premier roman dans le sillon du Nouveau Roman, *Le Méridien de Greenwich* (qui remporte à sa sortie, en 1979, le Prix Fénelon). Viennent ensuite aux Éditions de Minuit *Cherokee* (en 1983), *L'Équipée malaise* (en 1986), *L'Occupation des sols* (en 1988), *Lac* (en 1989), *Nous trois* (en 1992), *Les Grandes Blondes* (en 1995), *Un an* (en 1997), *Je m'en vais* (en 1999), *Jérôme Lindon* (en 2001), *Au piano* (en 2002), *Ravel* (en 2006), *Courir* (en 2008), *Des éclairs* (en 2010), *14* (en 2012), *Caprice de reine* (en 2014) et *Envoyée spéciale* (en 2016). Parmi la dizaine de prix littéraires reçus, l'on compte le Prix Goncourt en 1999 pour *Je m'en vais*.

THIERRY ROMANENS – Né en 1963 en Alsace de grand-père suisse tout commence pour Thierry Romanens lorsqu'adolescent, il rencontre un marionnettiste qui lui fait prendre conscience qu'être artiste est un métier et qu'il est possible de vivre en racontant des histoires. Parallèlement à ses études de psychomotricité à l'université Claude Bernard à Lyon, il joue dans des cafés-théâtres des spectacles musicaux, avant d'arriver en Suisse en 1987. Il y créera deux spectacles solo d'humour, qu'il tourne en Suisse, France et Belgique. En 1996, il fonde Salut la Compagnie avec Claude Studer et Brigitte Romanens-Deville et produit plusieurs spectacles de théâtre et de musique. Parallèlement, il travaille durant sept ans avec le Caméléon, compagnie théâtrale qui utilise les techniques du théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal. Dès 1998, la chanson revient au premier plan, Thierry Romanens donne de nombreux concerts dans toute la francophonie et publie quatre albums, le premier en 2000, avec *Le Sens idéal*, suivi en 2004 par *Les Saisons du Paradis*, en 2006 par *Le Doigt*. Il commence à travailler avec le trio jazz Format A'3 durant l'hiver 2008 et en 2009 crée *Je m'appelle Romanens* (qui reçoit le coup de cœur francophone Charles Cros 2009).

Il rencontre alors un poète, Alexandre Voisard, un Jurassien, s'attache à lire son œuvre. Il rassemble son groupe de musiciens qui met en musique ses poèmes. C'est une révélation. Thierry Romanens éprouve combien être interprète lui correspond. C'est là que s'est identifiée son envie de mêler littérature et musique: un spectacle, *Voisard, vous avez dit Voisard*, est ainsi créé en 2011 au Théâtre Vidy-Lausanne autour de ce poète – qui fut la base de «Romanens et Format A'3».

Comme auteur, Thierry Romanens a écrit plusieurs spectacles théâtraux: *Fa-mi* mis en scène par Gérard Diggelmann (en 1998), *Piqûres de mystique* mis en scène par Denis Maillefer (en 1999), *L'effet coquelicot ou la perspective de l'abattoir* mis en scène par Olivier Périat (en 2008) ou encore *Rats* mise en scène par Florence et Isabelle Renaut (en 2014).

«Je chante, je gueule, je joue», résume-t-il lorsqu'on lui demande sa profession, avant de compléter: «faut tout apprendre, tout bouffer, pour se rappeler que nous ne sommes

pas les maîtres du monde». La chanson, quelques nouveaux titres sont en cours de réalisation. L'humour, il le pratique dans ses chroniques régulières aux *Dicodeurs* sur RTS la Première, et les spectacles théâtraux sont aujourd'hui au cœur de ses priorités. Après avoir joué en 2014 dans *Et il n'en restera plus aucun* dans une mise en scène de Robert Sandoz et en 2016 dans *L'opéra de Quat'sous* mis en scène par Joan Mompart, ou encore mis en scène Lionel Frésard dans *Molière-Montfaucon 1-1* (prix SSA de l'humour 2017) la même année, *Courir* constitue un véritable accomplissement dans la carrière de cet artiste.

ROBERT SANDOZ – Né à la Chaux-de-Fonds dans une famille ouvrière en 1975, Robert quitte à vingt-six ans le milieu du théâtre amateur grâce aux encouragements de Charles Joris et Françy Schori; il est l'assistant de Gino Zampieri, Olivier Py, Jean Liermier et Hervé Loichemol avant de se lancer dans la mise en scène. Il crée alors sa propre compagnie L'outil de la ressemblance et choisit de travailler aussi bien des auteurs contemporains, que des textes du répertoire avec *La Servante* d'Olivier Py en 2001; *Nous les héros* de Jean-Luc Lagarce en 2003; *Dysfonctions et maltraitements*, à partir de textes d'Antoine Jaccoud en 2004; *L'Espace d'une nuit* d'Odile Cornuz en 2005; *Océan mer* d'Alessandro Baricco, ainsi qu'*Hamione et Fred*, de lui-même et Théo Huguenin en 2006; *La Pluie d'été* d'après Marguerite Duras en 2008; une adaptation de *Kafka sur le rivage* de Haruki Murakami en 2009; *Antigone* d'après Henry Bauchau et *Monsieur Chasse* de Feydeau en 2011 (au Théâtre de Carouge, repris en tournée en 2012, 2013 et 2014); *Le Combat ordinaire*, d'après une bande dessinée de Manu Larcenet, en 2012; *Et il n'en resta plus aucun* (d'après *Les dix petits nègres* d'Agatha Christie) en 2014; *D'Acier* d'après *Acciaio* de Silvia Avallone en 2016 (sélectionné à la 3^e Rencontre du Théâtre suisse 2016) *C'est l'histoire d'une fille étrange* d'Antoinette Rychner en 2017.

Parallèlement à ces créations théâtrales, Robert Sandoz a été invité à mettre en scène plusieurs opéras: *La Serva padrona* de Pergolese et *Il segreto di Susanna* de E. Wolf-Ferrari en 2007 et *Les Aventures du roi Pausole*, en 2012 (une production grâce à laquelle il est nommé dans les catégories « Révélation » et « Redécouverte d'une œuvre » aux Opera Awards 2013), ainsi que *La Belle Hélène*, en 2015.

FORMAT A'3 – Ce trio de jazz d'envergure, constitué de musiciens issus du Conservatoire de Jazz de Montreux, Alexis Gfeller (au piano et électronique), Fabien Sevilla (à la contrebasse) et Patrick Dufresne (à la batterie et l'électronique), a publié six albums (dont le dernier, *VI E*, est paru en 2016). Tous trois ont collaboré avec Thierry Romanens sur les spectacles *Je m'appelle Romanens* (en 2009) et *Round Voisard* (en 2011), et composé la musique de *Courir*.

ENTRETIEN AVEC

Brigitte Prost: En vous attachant à mettre en musique les poèmes d'Alexandre Voisard, vous avez su toucher des gens qui spontanément n'auraient pas approché la poésie. Avec *Courir* aussi, par la thématique du sport que le spectacle développe, vous pouvez aussi faire venir au théâtre des gens qui n'y vont pas.

Thierry Romanens: Je suis toujours fier de convaincre quelqu'un qui ne s'est jamais rendu dans une salle de spectacle. Si nous voulons avoir cette douce illusion de changer le monde, il faut capter des gens autrement. J'aime cette idée.

B.P.: En prenant cette thématique d'un homme qui est dans le dépassement de soi, champion du monde, vous développez une histoire en poupée-gigogne, l'histoire d'un homme encadrée dans la grande Histoire. Votre vocation de conteur se démultiplie dans cette aventure.

T.R.: Entre la chanson et la poésie, le lien était plus facile. Ici, j'avais envie d'une grande épopée. J'étais en recherche d'un texte de théâtre ou d'un roman, et par hasard, dans une petite librairie parisienne, je tombe sur *Courir* d'Echenoz, aux éditions de Minit. Ce mot «courir» a d'emblée résonné en moi... «Courir» dit l'effort, l'engagement physique qui me tient aussi à cœur dans le spectacle et puis, il y a une histoire de rythme, et donc de musique.

Je tenais mon épopée. L'histoire d'Émile Zátopek est superbe. Elle s'inscrit aussi dans une époque où la guerre et le communisme ont fait des ravages. Il s'y trouve tous les ressorts dramaturgiques nécessaires à un spectacle. Ce projet s'est imposé à moi.

B.P.: Le mot *courir* a pour vous une musicalité, avec ses deux syllabes, mais sémantiquement le mot nous indique aussi un mouvement en avant, une transcendance. Celui qui court n'est pas statique, pris dans une fatalité d'existence... Celui qui court fuit peut-être quelque chose, mais dépasse sa position, sa condition.

T.R.: J'ai pensé «Marathon», soit quarante-deux kilomètres!!! J'y voyais aussi ce marathon comme métaphore d'un spectacle. Avec le spectacle vivant, il y a quelque chose de cela, il ne faut pas perdre, nous sommes dans une endurance, un effort tenu à avoir, sur la durée. La question de l'effort du coureur m'a touché, son rythme, sa respiration. Je me suis dit que j'entendais ce type qui halète. D'ailleurs le batteur est venu, à la première répétition, avec des enregistrements de sa propre respiration quand il court, et que nous utilisons dans le spectacle.

B.P.: Quel a été l'amorce du processus de création sur ce projet?

T.R.: J'ai offert le livre aux musiciens et leur ai demandé de venir en répétition avec des thèmes musicaux que leur aurait inspiré la lecture de *Courir*. Puis nous avons commencé à improviser, très à l'écoute les uns des autres, à partir de passages que j'avais sélectionnés. Dans le travail avec Format A'3, je suis comme un soliste, mon instrument c'est le livre, le texte. Puis nous avons fait une résidence jazz de quinze jours, dans le cadre de *Live in Vevey* au Théâtre Oriental, où nous

THIERRY ROMANENS

répétions la journée et nous produisions le soir devant un public habitué à ces *work in progress*. Et, enfin, nous avons répété et créé à Nuithonie Fribourg, sous l'œil aiguisé de Robert Sandoz qui fut extrêmement précieux, et qui a permis la concrétisation de ce projet tel qu'il est présenté aujourd'hui.

B. P.: Dans l'héritage du *one man show*, vous instaurez une relation au public très forte, en interaction aussi à certains moments avec les musiciens. Nous pouvons sentir combien vous ne pouvez imaginer la vie autrement que dans la relation à l'autre, dans cette interaction, avec une vraie ouverture. Quand vous êtes face public, ce n'est pas pour vous exposer, vous cherchez le dialogue. Vous allez chercher l'autre. Votre rapport à l'autre est dans cette générosité-ci. Il y a plein d'amour dans cette quête.

T. R.: Oui, j'aime profondément les gens. Ce n'est pas une posture, c'est même pénible parfois. Il faudrait pouvoir à certains moments s'affranchir de cela, mais moi j'en ai besoin. Le spectateur est pensé dès le départ dans le processus de création: j'ai envie de l'émerveiller, de lui ouvrir les yeux, de changer son point de vue... J'ai l'impression de porter quelque chose qui vient d'avant moi et qui me dépasse, qu'il faut que je transmette. Il y a ce travail de générosité. Il faut donner, donner, donner. Je ne fais pas partie de ceux qui attendent que le public vienne à eux. C'est moi qui vais vers lui. Il y a quelque chose d'une lutte bienveillante. Il faut gagner.

B. P.: Avec ce sportif, Émile Zátopek, nous sommes dans le dépassement de soi, c'est peut-être ce qui suscite la liesse. Nous nous savons tous mortels, telle est notre condition humaine, mais lorsqu'il y a un dépassement de soi par le sport ou l'artistique, c'est très stimulant. C'est peut-être cela qui fait que nous parvenons à éprouver le sentiment du sublime: il y a le sublime de l'artiste, mais qui est partagé, et crée ainsi la liesse.

T. R.: Quand j'ai lu *Courir* et découvert le parcours du sportif, ce qui me plaisait, c'est en effet d'amener la liesse au théâtre, une espèce de joie collective qui n'est pas réfléchie. Au foot, au tennis, quand le sportif gagne, il y a une espèce de sentiment très beau qui s'empare de nous. Comment créer cela au théâtre? Il faut que l'on ait cette sorte de joie particulière.

B. P.: Quand l'Émile Zátopek de la fiction gagne la course, le public applaudit pendant le spectacle...

T. R.: Oui, j'ai un *feeling* formidable. J'ai l'impression de gagner des médailles d'or chaque soir. Or cette idée du meilleur, du plus fort, est singulière. Au théâtre nous essayons de fuir ces hiérarchies; dans le sport, elles sont permises et même souhaitées. Nous arrivons à les rendre, et j'aime cela. Jean Echenoz insiste sur le fait que Zátopek était un autodidacte (comme moi d'ailleurs). Quand il arrive à Berlin, seul pour représenter son pays quand les autres ont tous plusieurs concurrents, de beaux équipements, lui est vraiment seul, perdu... Mais celui dont on s'est moqué trouve sa place (nous sommes hors système marketing): il gagne cette course. C'est David contre Goliath...

Propos recueillis le 19 novembre 2017 par Brigitte Prost

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 17—18

16—28.01.18

**FRÈRES ENNEMIS
(LA THĒBAÏDE)**

Jean Racine / Cédric Dorier

01.02.18

**LE KATHAKALI
OU DRAME DANSĒ DU KĒRALA**

Brigitte Prost

02.02.18

**KATHAKALI
NARAKASURA-VADHAM**

Compagnie Prana

03.02.18

**KATHAKALI
KALYANA SAUGANDHIKAM**

Compagnie Prana

À LIRE

VÌTĒZ par Odile Cornuz, auteure en résidence
sur tkm.ch à la page des artistes associés
ou à l'espace presse dans le foyer du théâtre

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.